

d'autorité, qu'il eût à maintenir l'ordre dans sa troupe, et à chasser un misérable qui avait volé un pauvre paysan ; ordonna immédiatement des travaux d'endiguement, peu utiles pour elle, il est vrai, mais qui, du moins, devaient assurer de l'ouvrage pendant plusieurs mois, et préserverait le pays des inondations ; puis elle pressa l'organisation de la garde nationale, qui fut armée et équipée à ses frais, et pourvut ainsi, par sa seule énergie, à tout ce que demandait la sécurité publique et la charité envers des malheureux, victimes ordinaires des révolutions dont ils sont l'aveugle instrument.

“ On conçoit facilement que des ouvriers sortis des barricades d'une grande ville ne font pas grande besogne. Des tisserands, des dégraisseur, des orfèvres, des lingères et des fileuses ne sont pas des terrassiers de première force. Aussi cet atelier est une charge bien lourde pour Marie-Thérèse ; mais elle secourt des malheureux, elle préserve de toubie la contrée qu'elle habite ; elle rassure les gens paisibles, et fait bénir avec son nom le nom de la France ! N'est-ce pas là un dédommagement digne d'elle ?

“ Le comte de Chambord était alors absent ; à son retour, frappé du dénûment des ouvriers, car dans tous pays, quand le travail chôme le vestiaire se dégarait, il fit aussitôt distribuer à chacun d'eux une paire de souliers et deux chemises. Cet acte de bienfaisance fut accompli avec cette gaieté tout française, avec cette noble simplicité qui est le cachet de son caractère. Le comte de Chambord avait vu là un devoir de religion et d'humanité, et il l'a rempli sans s'inquiéter ni des antécédents de ces hommes, ni de la cause qu'ils avaient défendue. C'est que ce prince porte, gravée dans la conscience et dans le cœur, la grande, l'immuable, l'inflexible règle du *devoir* ; et, devant ce mot, boussole de sa vie, les préventions disparaissent, et les sympathies même perdent ce que leurs séductions auraient de trop vif.

“ Marie-Thérèse a tant souffert, qu'une pente irrésistible l'entraîne vers ceux qui souffrent ; elle aime à se reposer du spectacle si triste pour elle des fragiles grandeurs de ce monde en causant avec les bonnes gens de la campagne, avec les enfants surtout, dont la naïve franchise lui plaît et auxquels elle aime à prodiguer cette tendresse maternelle que Dieu avait mise dans son âme. Il n'est pas dans tout le village une seule femme qu'elle ne connaisse par son nom, un malade dont elle ne demande des nouvelles, si par hasard elle vient à rencontrer quelques-uns des siens. Je ne parie pas des visites qu'elle fait dès le matin dans les chaumières, des aumônes et des consolations qu'elle y prodigue. C'est là le

secret de l'évangile dans toute sa délicate sévérité. Je parle seulement de ces témoignages ostensibles d'intérêt qu'elle ne peut dérober aux regards.

“ Marie-Thérèse connaît déjà le nom, l'état, la vie d'une partie des ouvriers : tant de bonté les a vivement touchés, et quand, sur le soir, l'auguste princesse dirige sa promenade vers le village, les Viennois, qui rentrent à cette heure du travail, se précipitent sur ces pas, et c'est à qui témoignera aux princes les plus respectueux témoignages de reconnaissance et de dévouement.

“ Au milieu de l'agitation des campagnes en Autriche, au milieu des passions populaires qui exigent l'abolition des dîmes, des corvées, des droits féodaux et la diminution des fermages, Frohsdorf présente l'image du calme le plus parfait. Sans doute, Marie-Thérèse a su gagner les cœurs par l'inépuisable charité qu'elle répand toujours auprès d'elle, par cette bonté compatissante, la plus douce de toutes les aumônes ; mais de tristes et douloureux exemples prouvent malheureusement que les vertus et les bienfaits ne sont pas toujours, en révolutions, un rempart inexpugnable contre le délire populaire. Aussi la paix profonde de Frohsdorf tient à d'autres causes.

“ Depuis plusieurs années, Marie-Thérèse, dans sa prévoyante bonté, avait aboli la dîme et éteint par avance tous les brandons d'incendie. Quand vinrent les événements de Vienne, quand la société allemande s'ébranla jusque dans ses fondements, une partie des réformes se trouvaient déjà accomplies dans les terres de Marie-Thérèse, et, d'un autre côté, elle sut employer à propos, pour maintenir l'ordre dans ses domaines, la bonté et l'énergie qui sont les deux signes distinctifs de son caractère.

“ Chose admirable, plus s'accroissent les revers, plus le visage de l'auguste princesse acquiert de calme et de sérénité gracieuse. La tempête n'a fait qu'emporter les légers nuages qui jadis voilaient parfois, dit-on, le front de Madame la dauphine. C'est que son visage est toujours le miroir de sa grande âme, et que le flot de l'adversité a beau monter, il n'arrive jamais à la hauteur de son indomptable courage. En montant, cette mer d'amertume et d'angoisses qui aurait submergé plus d'un héros, ne fait que porter plus haut le cœur de Marie-Thérèse de France ; et la vague, s'élevant, la rapproche du ciel, où elle puisse cette force surhumaine qui fait notre admiration.

“ Inexplicable mystère du cœur humain, la France, qu'elle ne devrait, ce semble, apercevoir qu'à travers une voile de tristesse, est le constant objet de ses pensées,

Orpheline, veuve, privée d'enfants, elle a reporté sur cette France qu'elle aime avec passion tout ce que Dieu avait mis en elle de tendresse. Aussi de toutes les vertus et de toutes les grandes qualités de son auguste nièce, elle n'en voit qu'une seule qui, à ses yeux, domine tout : *Elle est si Française !* Voilà le premier et le dernier mot de tous ses éloges, lorsqu'elle parle de Madame la comtesse de Chambord.

Chronique religieuse.

—Le 5 août, a eu lieu à Blois la bénédiction du drapeau de la garde nationale de cette ville. Après la bénédiction, Mgr. l'évêque de Blois a prononcé un discours dont nous croyons devoir reproduire le passage suivant :

“ Je regrette en ce moment que ma voix ne soit pas assez puissante pour se faire entendre de tous les gardes nationaux réunis en ce saint lieu, et pour leur exprimer avec quel affectueux empressement je viens appeler les bénédictions du ciel sur l'étendard que vous me présentez comme un symbole de liberté, d'ordre et de fraternité. Croyez-le bien, messieurs, vous trouverez toujours de vives sympathies au sein de l'Eglise et dans ses ministres lorsqu'il s'agira de cette liberté véritable et sincère qui respecte tous les droits et consacre tous les devoirs, du maintien de l'ordre établi par la providence dans la société, qui fait la sécurité des familles et la prospérité des Etats, et surtout de cette fraternité fondée sur l'égalité chrétienne qui nous est venue du ciel ; et que notre adorable maître nous enseigne à toutes les pages de son évangile. Elle seule en nous faisant envisager d'autres nous-mêmes dans nos semblables, nous donne l'intelligence de leurs vrais intérêts et nous inspire un profond dévouement au bonheur de tous. Puisse la prière d'un évêque dont le cœur est tout dévoué au bien et à la gloire de sa patrie attirer les bénédictions sur tous les gardes nationaux de ce département et de la France ! Puisse-t-elle les couvrir tous de la protection du ciel au jour du péril, et puisse enfin cet étendard béni devenir pour vous, messieurs, un signe de ralliement et d'union qui vous fasse concourir tous au maintien de l'ordre public, au libre exercice de la religion, au bonheur de la société, à la prospérité du pays.”

—Les catholiques prussiens ont éprouvé autant de surprise que d'indignation de quelques articles hostiles à l'Eglise catholique, que l'assemblée constituante de Berlin paraît disposée à admettre dans la nouvelle constitution. La bourgeoisie catholique de Breslau a pris à ce sujet une initiative qui lui fait le plus grand honneur. Elle s'est réunie en corporation et a formulé une adresse à la constituante dans laquelle